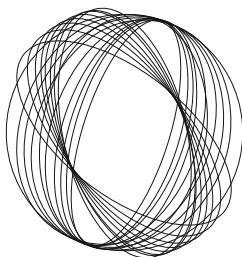


DU MONDE ENTIER

LAURA LINDSTEDT

MON AMIE NATALIA

ROMAN
TRADUIT DU FINNOIS
PAR CLAIRE SAINT-GERMAIN



nrf

GALLIMARD

DE LA MÊME AUTRICE

Aux Éditions Gallimard

ONEIRON

Du monde entier

LAURA LINDSTEDT

MON AMIE
NATALIA

roman

*Traduit du finnois par
Claire Saint-Germain*

nrf

GALLIMARD

Titre original :

YSTÄVÄNI NATALIA

© *Laura Lindstedt, 2019.*

Illustrations originales © *Jarkko Mikkonen, 2019.*

Édition originale publiée par Teos Publishers, 2019.

*Publié en accord avec Laura Lindstedt et Elina Ahlback Literary Agency,
Helsinki, Finlande.*

© *Éditions Gallimard, 2021, pour la traduction française.*

Je suis psychologue, et je ne devrais pas dire mot des gens que je reçois. Je fais cette unique exception sur les encouragements d'une ancienne patiente, appelons-la « Natalia », qui m'exhorta à partager son histoire. Son cas pourra offrir un réconfort aux femmes, et pourquoi pas aussi aux hommes, qui se débattent avec des problèmes semblables aux siens. « Natalia » lança elle-même l'idée au cours de l'une de nos séances.

Ou plutôt non, désamorçons tout de suite un possible malentendu : elle n'était pas sur son séant. Cette façon de parler de « séances » remonte au temps où je croyais aux vertus des thérapies brèves centrées sur la solution. À cette époque, mon patient et moi étions assis en vis-à-vis dans de confortables fauteuils, profonds, le mien vert amande, celui de mon patient bleu russe. Nous nous blottissions contre le dossier ou bien, si la situation l'exigeait, nous nous penchions en avant, maintenant la liaison par notre langage corporel et travaillant rigoureusement le problème, qu'il s'agisse de maladies classées F10-19.1, F43.2 ou F50.2.

« Natalia » compta parmi mes premiers patients allongés. Je lui parlai du *divan* le jour où je lui fis visiter l'espace de travail que je louais à proximité de chez moi. C'est sur ce *divan* que « Nata-

lia » viendrait s'étendre si elle me choisissait pour thérapeute, si elle avait le sentiment que, de tous les titulaires d'un doctorat en psychologie que comptait cette ville, ce serait moi qui pourrais lui être de la meilleure aide. Les grades universitaires étaient pour « Natalia » de la plus haute importance. Elle ne voulait pas d'un médiocre trifouilleur de méninges, elle désirait quelqu'un d'avancé dans sa spécialité.

La manière dont « Natalia » débarqua dans mon espace de travail me charma immédiatement. Lors de la prise de contact, mes patients s'assoient généralement dans le fauteuil, le bleu russe, et parcourent la pièce du regard. Ils sont prudents et embarrassés, ils jettent des coups d'œil furtifs au *divan* que je leur présente, sur lequel le processus s'initiera si tout se passe bien. Le *divan*, quoique dépourvu de dossier et d'accoudoirs, mérite bien d'être ainsi qualifié : parler de lit briserait irrémédiablement quelque chose à l'intérieur de mes patients. Ils observent donc pensivement le *divan*, que recouvre un tissu couleur orange brûlée, ils enregistrent la présence du tableau accroché au-dessus, dont certains reconnaissent même l'auteur, et alors une étincelle de joie fuse en moi, que j'étouffe aussi vite, pour raisons d'éthique professionnelle : la joie de pouvoir, peut-être, entamer sous peu un travail avec une personne amatrice d'art.

« Natalia » ne s'assit pas dans le fauteuil bleu russe que je lui proposai comme je le fais à chaque patient potentiel. Je ne tapote pas dessus, mais je tends le bras dans sa direction tout en ouvrant légèrement la main. Je hoche la tête en signe d'encouragement, discret, après quoi je laisse mon patient potentiel tranquille. Je lui tourne le dos quelques secondes pour ramasser mon carnet sur le guéridon placé près du fauteuil vert amande, fauteuil que j'ai, à l'instar du bleu russe, transporté ici depuis mon cabinet anciennement situé à la Maison de thérapie de Merikenno.

« Natalia », comme je l'ai dit, ne fit pas un geste pour s'asseoir dans le fauteuil. « Natalia » gagna avec une assurance frappante le milieu de la pièce, avança de quelques pas sur le tapis oriental pour se placer au cœur du médaillon central, sur le motif floral stylisé à quatre pétales.

Mes patients potentiels ont souvent l'air d'être tassés, plus petits que leur taille réelle, lorsqu'ils entrent ici pour la première fois. Assis, ils ne savent pas où poser leurs mains, sur leurs genoux ou les accoudoirs. Ils attendent que je fasse avancer la situation, ce qui est en effet mon rôle, et je m'en charge bien volontiers. « Natalia », elle, n'hésita pas. Ses premiers mots furent : « Ce tableau, au-dessus du lit, était accroché dans le salon de ma grand-mère jusqu'au milieu des années 1990 ! »

« Natalia » fit un pas en direction de la peinture, l'examina comme si elle la voyait d'un regard neuf, la tête inclinée sur le côté, comme si elle tentait d'aspirer ses couleurs pétantes dans les canalisations de ses souvenirs, que nous passerions les mois suivants à explorer et nettoyer. Elle laissa ensuite échapper un petit gémissement bref, involontaire me parut-il, qui contenait une pincée de chagrin et une égale quantité de jouissance, j'en avais la certitude.

À partir de cet instant, nous commençâmes à établir une confiance d'une nature différente de celle qui se formait entre moi et mes autres patients.

Natalia – j’ôte maintenant les guillemets à son prénom comme si je déverrouillais le cran de sûreté de mon arme – avait un problème qui perturbait considérablement sa vie quotidienne. Il ne l’aurait peut-être pas autant gênée, ou n’aurait pas pris ces proportions dans l’ensemble, si elle avait bénéficié des filets de sécurité normaux, une famille, par exemple, ou des amis proches à qui confier tantôt ses joies, tantôt ses peines, en sorte que les premières, en croissant, craquent comme la glace au printemps, tandis que les dernières se clairsèment en fines aigrettes que la parole souffle à tous vents. La verbalisation ne fera s’envoler ces akènes de tristesse hors du cercle magique de l’amitié, si tant est que la personne ait des amis, que pour qu’ils atterrissent ailleurs : parler n’a jamais fait décroître le chagrin à la surface de la terre, celui-ci ne fait que momentanément changer de place. Mais si vous parlez vraiment beaucoup, votre chagrin pourra connaître une métamorphose durable. Lorsqu’on le met en paroles, installé sur le divan – j’ôte ses italiques à cette invention de la Renaissance florentino-vénitienne comme si je retirais un couvre-lit –, lorsqu’on lui donne les mots, allongé sur le dos, enveloppé dans ce cocon protecteur, qui n’est pas sans rappeler un trou de neige, où

l'on pourra se livrer à autrui en confiance, il se peut que le chagrin devienne méconnaissable, qu'il se change en une nostalgie bordée de dentelle. Si je n'y croyais pas, il me faudrait changer de métier.

Natalia n'avait pas quitté le tapis. Il lui était plus facile de parler debout, à ce qu'elle disait, comme si son corps planté à la verticale conférait plus de force à la présentation liminaire de son problème. Natalia dégagea sa poitrine, aligna les vecteurs force des muscles profonds du buste et effectua une petite rotation pour se détendre. « J'ai honte, dit-elle avec un rire nerveux, j'ai tellement honte que je vais m'évanouir, si ça continue ! » Mais elle ne donnait pas du tout l'impression de vaciller. On aurait dit qu'elle se préparait à effectuer un triple saut.

Natalia commença donc à exposer ce qui la tracassait. Ses amants constituaient son problème le plus toxique, en même temps qu'ils étaient le sel, le sucre, le massepain, l'umami de sa vie. « Ils sont absents, mais bien là dans ma tête, dit Natalia. Ils sont absents fondamentalement, même s'ils sont avec moi. Même s'ils sont à l'intérieur de moi ! Plus je les embrasse, moins ils sont là. Et puis, les voilà à nouveau absents. Ils franchissent la porte, retournent à leur travail, leur maison, leur épouse, leur chien, chacun son chemin. Mon cerveau se met alors à faire apparaître différents arrangements où je les insère. Et eux en moi, bien entendu. Je suis toujours là, au centre, on me pénètre par tous les trous possibles et je me remplis, mais cela n'en finit jamais, et ça me donne mal à la tête. Et plus aucune pensée sensée, avancée, ne trouve place en moi, parce que j'ai la tête pleine de ces amants. Qui sont absents. Il n'y a plus d'espace en moi pour les connaissances, je n'apprends plus mais m'abêtis de jour en jour, parce que mes amants ne cessent de farfouiller en moi. Et bientôt je vais devenir folle. J'exécute mes travaux tous feux éteints, et le jour ne va pas tarder où mon supérieur va se rendre compte de tout. »

J'interrompis Natalia pour lui demander ce qu'elle faisait comme travail. Elle m'apprit qu'elle était conceptrice graphique dans une agence de communication de taille moyenne, l'une des cinq de la boîte. Sa mission était de renforcer visuellement le message clef des clients, et elle adorait cela. Elle voulait évoluer et s'améliorer tant dans son métier que, surtout, dans sa vie privée, mais ses visions galopaient dans une tout autre direction que ses fermes intentions. C'est pourquoi elle venait me voir.

« J'imagine que mon supérieur s'avance à pas de loup dans mon dos et remarque que la main avec laquelle j'utilise ma souris n'est pas posée dessus. Et alors il ne me saisit pas du tout par l'épaule, pas plus qu'il ne me secoue pour me réveiller d'une poigne managériale. Et il ne glisse vraiment pas ses bras sous mes aiselles pour me relever et me mettre à plat ventre sur mon bureau. L'idée est totalement impossible, insensée, nous sommes dans un open space. Mon supérieur n'a jamais abusé de sa position d'autorité. Il ne tire donc pas d'un coup sec sur ma jupe pour la remonter ni sur mon collant et ma culotte pour les baisser, après quoi il ne fait pas glisser son pantalon sur ses cuisses. Cet enchaînement est vraiment trop complexe quand j'essaie d'en rendre compte ! Supposons pourtant, une minute, que nous avons tous deux le bas du corps dénudé, moi et mon manager, moi à plat ventre sur mon bureau et lui derrière moi. L'open space s'est tamisé autour de nous, les téléphones ont cessé de sonner et les autres employés ont disparu. Mon supérieur est debout derrière moi et son organe dur, énorme, tout contre mon organe ouvert, mouillé, et alors : rien. Je répète : rien ! Je tamise mentalement la lumière de l'open space, encore et encore, je fais disparaître les gens telle une magicienne, le brouhaha du travail stoppe, il n'y a plus que cette lourde respiration étrangère derrière moi. Je la laisse encore accéder à l'image. Vous comprenez ? Je pense tout le temps au sexe. Voilà mon pro-

blème. L'acte à venir envahit ma tête comme une tumeur, et je suis perdue. J'ai envisagé la castration chimique, les anti-androgènes, j'ai envisagé le suicide. Je sais en théorie de quoi est faite une vie sexuelle saine et à quoi ressemblent les relations de couple saines, mais j'ai autant de talent pour tirer parti de ces idées que de brio quand je joue du piano. Vous m'aurez comprise, je n'ai pas l'oreille musicale. J'essaie tout, vraiment tout, en images. Et je ne sais que faire de mes amants qui sont absents en leur présence et présents en leur absence, c'est pour cela que je suis ici, vous êtes ma dernière planche de salut. Aidez-moi. »

Ainsi parla Natalia et, ayant prononcé son dernier mot, elle se mit à pleurer.

Une déflagration se fit en moi, et il ne s'agissait pas uniquement de l'empathie que la plupart de mes patients éveillent instinctivement. C'était plutôt une sensation d'harmonie, surprenante, complètement incongrue au vu de la situation. Cette secousse sismique mit ce que venait de dire Natalia dans un cadre, et pas n'importe lequel : comme un tabernacle de style florentin, sous l'éclat d'une dorure à l'or vingt-quatre carats, tant j'avais ressenti son chagrin fortement. Inutile de tourner autour du pot : lorsque Natalia se mit à pleurer, j'éprouvai puissamment la présence de la beauté.

Ce n'est pas Natalia éplorée qui engendrait directement cette sensation. Elle n'avait rien de particulièrement photogénique tandis qu'elle versait des larmes. Je ne dirais pas, par ailleurs, qu'elle était belle, en tout cas pas au sens traditionnel du terme. La distance entre ses yeux et sa bouche était plus grande que ce que la formule scientifiquement prouvée de la beauté aurait autorisé, et l'écart entre ses organes visuels brisait lui aussi les règles de la symétrie : ses yeux étaient trop rapprochés, bien qu'elle atténuât le fait avec un art consommé du maquillage.

Je sus aussitôt que je tenais enfin le patient que j'avais attendu toute ma vie. Cette personne en souffrance allait pouvoir bénéficier de la méthode que j'avais développée avec mon mentor et défendue très honorablement dans ma thèse, gratifiée des *félicitations du jury*. Après ma soutenance en revanche, l'admission à l'Association finlandaise de psychanalyse me fut refusée, ce que mon mentor considère comme un scandale. Il est en train de rassembler les noms des esprits progressistes de notre profession en vue de déposer un recours exigeant le réexamen de ma candidature.

J'avais envie de serrer Natalia dans mes bras, ce dont je ne fis rien, bien entendu. Je tempérai mon enthousiasme et prononçai d'une voix d'huile : « Merci Natalia, merci d'avoir évoqué votre problème de manière aussi concrète. » Je lui dis : « J'ai fait ma thèse de doctorat sur des exercices d'écriture qui pourraient vous aider. Je constate que vous avez une imagination vive, un important capital culturel et le courage de parler. »

Pour éviter d'avoir l'air d'un VRP payé au pourcentage, qui force à moitié la main du client pour lui fourguer toute une gamme de produits, je lui énumérai également les autres possibilités. Il faut créer chez les gens, et les femmes en particulier, l'impression qu'ils vont décider eux-mêmes de prendre le ballon rouge ou le ballon bleu, même si tous deux volent aussi bien. Cela dit, choisir entre ma méthode et une méthode conventionnelle ne signifiait pas se décider entre le rouge et le bleu, il s'agissait plutôt d'opter entre une boule de pétanque et une balle rebondissante : ma méthode a en effet été développée pour aller à sauts et à gambades.

Je déclarai à Natalia que nous pouvions bien entendu démarrer une relation thérapeutique classique en mode *in and out*, que je proposais à la plupart de mes patients pour la simple raison

qu'ils n'avaient pas le temps, et peut-être pas les ressources non plus, d'effectuer la préparation requise par les exercices que je suggérais à Natalia.

Nous convînmes du rendez-vous suivant, pour lequel je promis de lui livrer une présentation plus détaillée de ma méthode et, m'écartant de mes habitudes, de ne pas la faire payer. Non que j'eusse soupçonné Natalia d'avoir des revenus modestes : je voulais créer une situation soumise au moins de pression possible, or l'argent crée toujours des tensions, même si vous essayez de ne pas y penser, même lorsque, prétendument, il ne signifie rien. Cela dit, quand l'argent ne compte pas, il appose son sens à tout : tables, manteaux, chiens, montres, bagues, voitures, adresses, absolument tout. Une somme bien plus minime aussi aura son poids, même si c'est pour la donner à un mendiant, cette petite ferraille importera aussi, on ne la donnerait pas sinon, ce malheureux sou qui ne brille plus depuis des années, ce misérable schilling dont l'intérieur est constitué d'une superposition de métaux, d'un alliage d'alpaca, et le pourtour de nickel et de cuivre, sans une once d'or, ni même d'argent, cette pitoyable piécette aussi aura un sens, jusqu'à la fin du monde.

Lorsque Natalia se présenta la semaine suivante, je proposai qu'elle s'assoie dans le fauteuil bleu russe. Comme je l'ai dit, les questions préliminaires au traitement se font toujours à mon cabinet, sur le fauteuil. Mais, cette fois non plus, le siège ne lui seyait pas. Elle trouvait le divan meilleur. Elle refusait de reposer ses jambes, fatiguées par la marche, à un angle de quatre-vingt-dix degrés, auquel, à l'entendre, force la station assise, et ce, en dépit de la proximité d'un repose-pied bleu foncé, se prêtant parfaitement à l'extension, ce que Natalia n'avait pu manquer de noter, elle notait tout.

Je reconnais que, cette fois-ci, j'en conçus quelque irritation, mais je dissimulai mes sentiments, et ainsi Natalia se glissa-t-elle sur le divan, de côté par rapport à moi, le dos au mur. Ses cheveux blonds, qui semblaient ne pas avoir été coiffés, frôlaient le bas du cadre et ses jambes pointaient devant moi comme deux cartes antiques rangées dans des rouleaux.

« Dites-moi, roucoula-t-elle, comment avez-vous prévu d'envoyer ma tête au panier ? »

Pas une trace d'incertitude, de larmes, de souffrance. Était-ce la même femme que celle qui, la semaine précédente, avait déclenché en moi un désir passionné de l'aider ?

J'allai au charbon. Je me mis à présenter à Natalia un programme de réadaptation grâce auquel, si elle s'y tenait, sa vie sexuelle avait toutes les chances de se rétablir. Elle me posa quant à elles des questions, dont trois que j'avais devinées par avance :

« Et si en arrivant à la consultation j'ai envie de parler de tout autre chose que ce à quoi je me suis préparée chez moi avec l'exercice ? »

« Et si je ne parviens pas à écrire quoi que ce soit, est-ce que je peux arriver les mains vides ? »

« Et si je n'ai pas les capacités nécessaires ? »

« Vous vous mettez en colère, si je suis nulle ? »

Je la rassérenai. Cela ne fait rien, on improvisera dans ce cas. Vous pourrez toujours venir ici, même les mains vides. Vous en aurez largement les capacités, ce n'est pas un test d'intelligence ! Et non, je ne me fâcherai pas, Natalia, il est impossible de me mettre en colère.

« Et le type d'exercices que vous me proposez de faire, est-ce qu'ils ont vraiment une efficacité scientifiquement prouvée ? » me taquina-t-elle, comme pour insinuer que j'avais malgré tout obtenu mon doctorat auprès d'une faculté à la noix, voire en cours par correspondance à l'étranger contre des espèces sonnantes et trébuchantes. Mais j'avais soigneusement anticipé cette provocation aussi, ayant appris à vivre au milieu de gens qui remettent tout en cause.

Je rapportai à Natalia que j'avais déjà appliqué cette méthode avec succès, pour des problèmes différents, il est vrai. Je ne voyais aucune raison pour que le mal-être de Natalia ne soit lui aussi supprimé à l'aide de ces exercices. Je lui dis : « Nous n'allons pas, dans la thérapie, pister vos souvenirs en premier lieu. Il en viendra, c'est évident, et ils auront le droit de se manifester. Rien n'est interdit ici. Mais les souvenirs ne constitueront pour nous

qu'une matière première, nous ne nous fierons pas uniquement à leur valeur probante. Vous écrirez. Vous dirigerez vos pensées de votre main qui tient le stylo comme le chef dirige son orchestre avec sa baguette. Vous donnerez une forme à votre esprit. De simples tirets suffiront, vous pourrez continuer à développer vos idées sur cette base. Nous mettrons au jour la surface de différentes strates et stratifierons encore davantage. Nous prendrons tellement de temps pour le faire et nous y mettrons une telle ferveur que ce qui vous ronge et vous fait mal perdra sa force, finira par devenir autre. Le noir se changera en rouge, le rouge en vert, le vert en violet, le violet en jaune, et ainsi de suite. Nous créerons en vous de nouveaux circuits de pensée. Nous comblerons les sillons anciens, profondément creusés, d'une terre nouvelle, fertile. Là pousseront les graines de la meilleure de vos vies, Natalia. Ces semilles, vous les effectuerez en toute sûreté en ma compagnie. »

Natalia écoutait mes paroles les yeux fermés. Soit extrêmement concentrée, soit complètement ailleurs.

Il ne me fallut pas attendre plus de quelques secondes. Voilà qu'elle souriait déjà, hochait la tête, rouvrait les yeux et tournait son visage vers moi. « Je suis prête à suivre ce programme. Ça pourrait même être marrant ! »

Un doute me traversa, et ce serait manquer de sincérité que de ne pas le mentionner dès maintenant. Elle avait approuvé mes paroles, juste comme ça ? *Le noir se changera en rouge, le rouge en vert, le vert en violet, le violet en jaune...* À quoi pensais-je en disant cela ? Pourquoi n'avait-elle pas éclaté de rire à ce moment-là, par exemple, à cet endroit précis ? Était-elle si influençable ?

J'étais trop sévère, je le sus aussitôt. Natalia était venue chercher de l'aide auprès de moi. Qu'elle ne s'installe pas dans le fauteuil que je lui désignais mais choisisse presque effrontément sa

place dans cette petite pièce ne signifiait pas qu'elle dût réfuter chacune de mes phrases et m'enterrer sous ses moqueries. Nos deux rendez-vous avaient beau donner d'elle l'image d'une créature originale, il s'agissait avant tout – je me fis tout de suite le reproche, dans des termes différents il est vrai – d'une *femme en détresse*. Tous les mots que je lui lancerais allaient la tirer un peu plus loin de cette obsession accablante qui la faisait pleurer chaque fois qu'elle tentait d'en parler. Les métamorphoses chromatiques déversées par ma bouche, *le noir se changera en rouge, le rouge en vert*, etc., n'étaient que des mots parmi d'autres, aussi bons ou mauvais que n'importe quels autres. Pourquoi Natalia perdrait-elle son temps avec moi si elle ne désirait pas sincèrement se fier à mes compétences ?

Je proposai, pour commencer, un exercice de transfert de douleur facile, et Natalia s'enthousiasma aussitôt. Je lui donnai quelques ouvrages tirés de ma bibliothèque en guise d'inspiration, mais insistai sur le fait qu'elle n'avait pas besoin de les lire, ni même de les ouvrir, il ne fallait en aucun cas qu'ils exercent la moindre pression sur elle, et si les volumes se mettaient à l'angoisser sérieusement, elle pouvait laisser fermé le sac où je les avais glissés, elle pouvait le parquer au fond de son armoire, s'il y en avait une chez elle, et les y oublier, car je n'en avais plus besoin.

« Il se pourrait toutefois que ces livres vous aident, dis-je à Natalia en la raccompagnant à la porte. Si vous vous sentez désespérée, si vous avez l'impression de ne pas savoir comment faire, de quoi partir, sortez-en un. Vous pourrez y découvrir quelque chose de significatif en le feuilletant, une métaphore par exemple, qui impactera soudain de toute sa puissance la cinquième ligne, couleur rouille, de souffrance stratifiée. La douleur pétrifiée commencera à se fendiller et les mots à jaillir. Votre langue à vous, Natalia,

celle dont vous apprendrez sous ma direction à faire retomber les
plis sur vos obsessions, se trouve derrière les images fixes qui vous
font souffrir. Dans un an vous vous étonnerez vous-même : qui
étais-je vraiment, ces désirs auxquels j'aspirais, à qui étaient-ils
en fait ? »

PROGRAMME DE RÉADAPTATION

SEMAINE 1

Exercice de transfert de douleur.

Consigne : Pensez à une situation qui vous a fait mal.

Dites-la avec des mots nouveaux.

Au besoin empruntez les mots des autres.

La première visite de Natalia en tant que patiente fut tout aussi inoubliable que notre première rencontre. Elle tira de son sac un énorme réveille-matin chromé, un engin doté d'un mécanisme à l'ancienne avec des chiffres écrits en gros et bien nets, carillonnant à l'heure dite avec un bruit infernal grâce au ressort de son mécanisme. Elle s'allongea ensuite sur le divan, replia les genoux et posa le réveil sur son ventre.

Je reconnais que l'objet me dérangeait. C'était une provocation. Surveiller le temps qui s'écoule, c'est mon boulot. Mes patients doivent pouvoir avoir confiance dans le fait que j'achemine insensiblement leurs phrases vers un point après lequel je dirai doucement : « Bien, notre heure commence à toucher à sa fin pour aujourd'hui. »

Cela ne semblait pas convenir à Natalia. Elle voulait conduire elle-même ses phrases jusqu'au bout et se taire au moment qu'elle choisirait. Dès la première fois, elle ferma la bouche quelques instants avant la fin de notre heure. Ces minutes, nous les passions en silence. Le réveil tictaquait, nous écoutions ensemble s'égrener les secondes qui, il y avait encore un instant, étaient couvertes par les paroles mais auxquelles il n'était désormais plus possible de ne pas

LAURA LINDSTEDT

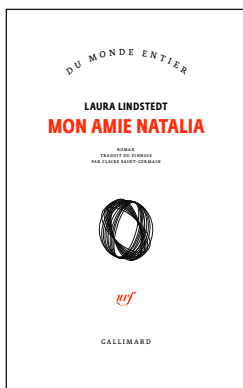
MON AMIE NATALIA

«Natalia commença donc à exposer ce qui la tracassait. Ses amants constituaient son problème le plus toxique, en même temps qu'ils étaient le sel, le sucre, le massepain, l'umami de sa vie. »

Natalia entame une thérapie pour résoudre les obsessions qu'elle connaît dans sa vie sexuelle. Or, dès le début, il est manifeste qu'elle ne va pas suivre les règles classiques d'un traitement psychologique. Les séances hebdomadaires mêlent art, philosophie, littérature, souvenirs d'enfance, méditations calligraphiques et expériences érotiques comme méthodes de traitement qui, au fur et à mesure, font perdre à Natalia toutes ses inhibitions. Et elle se met à apprécier la thérapie — trop, peut-être ?

Ainsi, *Mon amie Natalia* ne cesse d'interroger avec subtilité tous les stéréotypes sur la place du soignant et du soigné, les rapports de forces et ceux de genre et d'identité. Dans ce roman intelligent et féministe où un personnage de fiction écrit sa propre autofiction, Laura Lindstedt amène le lecteur à se demander ce qui est caché quand tout est montré.

Laura Lindstedt, née en 1976, est romancière. Les Éditions Gallimard ont déjà publié d'elle Oneiron (2018), qui a reçu le prix Finlandia, le plus prestigieux en Finlande. Parallèlement à son activité d'écrivaine et à ses performances artistiques, Laura Lindstedt achève actuellement une thèse sur Nathalie Sarraute.



Mon amie Natalia
Laura Lindstedt

Cette édition électronique du livre
Mon amie Natalia de Laura Lindstedt
a été réalisée le 22 juin 2021 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072888823 - Numéro d'édition : 364379).
Code Sodis : U31794 - ISBN : 9782072888830.
Numéro d'édition : 364380.